



LiRE:

Comment se faire

ÉDITER

EXTRAITS
PIERRE LEMAITRE
ARNALDUR
INDRIDASON
ERIK ORSENN...

■ **LES CONSEILS
DES SPÉCIALISTES**

■ **LES ATELIERS
D'ÉCRITURE
AU BANC D'ESSAI**

■ **FAUT-IL TENTER
L'AUTOÉDITION ?**

SPÉCIAL
SALON DU LIVRE
EXTRÊME-ORIENT,
LA RELEVÉ

PRODUIT
atticemedia

M 01974 - 443 - F: 6,50 € - RD



#443 mars 2016 www.lire.fr



EXTRAIT NOUVELLES ÉTRANGÈRES

AVANT-PREMIÈRE



BIOGRAPHIE

Derrière le nom de Bandi se cache une énigme, un fantôme à la biographie forcément parcellaire. Né en 1950, Bandi aurait commencé à écrire dans les années 1970 avant d'intégrer la revue officielle de la fédération des auteurs de Joseon. Endeillé par la grande famine de 1994, il aurait alors décidé de mettre sa plume au service de la lutte contre le régime de Kim Jong-il, puis de Kim Jong-un, rédigeant de nombreux récits, nouvelles et poèmes avant de réussir à leur faire passer clandestinement la frontière. Il vivrait toujours aujourd'hui en Corée du Nord.

LAUREN BOY

La Dénonciation

BANDI



La Dénonciation (Gobal) par **Bandi**, traduit du coréen par Lim Yeong-hee et Mélanie Basnel, 256 p., 19,50 €
Copyright Editions Philippe Picquier.
En librairie le 3 mars.

LE LIVRE « J'ai écrit ces histoires, poussé non par le talent, mais par l'indignation, et je ne me suis pas servi d'une plume et d'encre, mais de mes os et de mes larmes de sang. » Ainsi parle le mystérieux Bandi dans le prologue de son livre événement, l'un des premiers à avoir su échapper à la surveillance de Pyongyang. Un texte passé dans la clandestinité qui l'a vite propulsé au rang de « Soljenitsyne nord-coréen ». Alors soyons juste : *La Dénonciation* n'a pas l'envergure ni la puissance littéraire de *L'Archipel du goulag*. Mais ce recueil rare propose sept nouvelles émouvantes, comme autant d'instantanés d'un pays dont d'ordinaire rien ne filtre. Bandi – un pseudonyme qui signifie « luciole » dans ce monde de ténèbres – y décrit la réalité intérieure d'un pays exsangue, épuisé par six décennies de dic-

tature et de privations. Tout y passe : le culte de la famille Kim, la toute puissance de la nomenklatura, la surveillance policière, les punitions collectives, l'injustice du système de castes, les mensonges de la propagande. Mais aussi les liens familiaux qui tentent de subsister, les amours restées secrètes, l'entraide et l'amitié... Victimes d'un régime

liberticide, d'un totalitarisme héréditaire aux allures de « champignon toxique », ses personnages sont des êtres en résistance, des survivants dont les portraits fugaces et ironiques donnent chair à ces récits, au-delà de leur seul aspect documentaire. Loin des images grandiloquentes et ridicules bombardées par le régime de Kim Jong-un, *La Dénonciation* offre ainsi à découvrir un pays secret, touchant, une contrée oubliée où l'humanité ne demande qu'à triompher. **Julien Bisson**



LA VILLE DES SPECTRES

En cette veille de fête nationale, Pyongyang était en pleine effervescence. Cela n'avait rien d'étonnant puisqu'il ne restait plus qu'une journée pour terminer des préparatifs commencés trois mois plus tôt. Dans une rame de métro, à l'arrêt Pungnyeon, Han Kyeong-hui parvint enfin à s'asseoir en poussant un peu les passagères installées de chaque côté d'elle. Le métro était aussi bondé que les rues. Des soldats, des étudiants, des jeunes travailleurs par équipes de deux, les bras chargés de pièces de maquettes pour le défilé, des citoyens avec des bouquets de fleurs à la main, des collégiens en uniforme, des garçons du *Sonyeondan*¹ munis de massues, descendaient ou montaient dans le wagon à chaque station, comme un raz-de-marée. A leurs tenues et leurs équipements, il ne faisait aucun doute qu'ils participaient tous au défilé composé d'un million de personnes.

Tout en remuant un peu son corps bien charpenté pour tenter de conserver sa place qui se réduisait impitoyablement des deux côtés à chaque seconde, Kyeong-hui ne quittait pas des yeux le visage de son fils. Son petit garçon de deux ans, qu'elle avait serré dans ses bras en même temps que son porte-documents, restait plaqué contre sa poitrine, comme collé. Une joue appuyée sur les seins généreux de sa mère, il jetait autour de lui des regards inquiets, voire carrément paniqués. Lorsque le métro se remit en branle, l'air lourd de chaleur et de vacarme se rafraîchit un peu et elle put enfin respirer. Elle crut alors entendre dans sa tête la voix retentissante de la puéricultrice de la crèche. Les gens disaient que cette femme aurait pu être la sœur de Kyeong-hui tant elles se ressemblaient physiquement et avaient toutes deux le même caractère bien trempé. En lui mettant son fils dans les bras, la puéricultrice avait jacassé devant tous les parents venus récupérer leurs enfants :

— Camarade gérante, vous n'auriez pas par hasard raconté à votre fils l'histoire de l'Eobi? Vous savez, cette horrible créature qui entasse les enfants désobéissants dans son sac en cuir avant de les jeter dans un puits? Je vous demande ça parce qu'aujourd'hui votre garçon s'est encore réveillé de la sieste en sueur, en criant « Eobi! Eobi! » et a braillé comme c'est pas possible! C'est fou qu'un gosse aussi fragile ait pu sortir d'un corps aussi costaud que le vôtre!

— S'il me ressemblait, il ne serait pas comme ça, en effet. Il doit tenir ça de quelqu'un d'autre, juste pour vous embêter, ha ha ha! s'était forcée à plaisanter Kyeong-hui.

Du haut de ses trente-cinq ans, Kyeong-hui était réputée pour son grand sens des affaires à la tête de sa poissonnerie, et surtout pour son culot. Mais la mention de l'Eobi par la puéricultrice l'avait complètement désar-

çonnée. Il ne s'agissait peut-être que d'une remarque sans importance, sans doute était-elle animée de bonnes intentions et ne pensait-elle qu'au bien-être du petit garçon, souvent victime de crises d'angoisse, néanmoins Kyeong-hui ne voyait pas les choses sous cet angle. Elle se demanda si la puéricultrice n'avait pas deviné le vrai « problème » de son fils. Sinon, comment aurait-elle pu relever le mot « Eobi »? Puis finalement, elle se dit : « Même si c'est le cas, je ne dois pas m'en inquiéter, il n'y a que les gens faibles qui se font du souci pour si peu. »

Kyeong-hui descendit à la station Seungri puis marcha vers son domicile, l'esprit toujours préoccupé par cette histoire. Ce n'est qu'une fois près de la place Kim Il-sung où les miliciens étaient en train de répéter leur passage en revue tout en hurlant des « hurra! » qu'elle s'arrêta d'y penser, prise par un autre problème. De là où elle se tenait, elle apercevait la fenêtre de son appartement, le numéro 3 au cinquième étage, par-dessus la vague de têtes des membres de la milice. En temps normal, il lui suffisait de traverser la place pour arriver chez elle, mais ce jour-là il valait mieux l'éviter. Et ce n'était pas à cause de la répétition. Si elle passait par là, son fils – qui ne dormait pas, contrairement aux autres jours à cette heure-là – verrait forcément l'Eobi, c'est-à-dire le portrait de Marx accroché sur une des façades de la place.

— Pauvre môme! Pourquoi tient-il autant de sa lavette de père...

Blâmant malgré elle son petit garçon, Kyeong-hui tourna au coin d'une ruelle où se trouvait une boutique de vêtements pour enfants, un détour pour aller jusqu'à son domicile. Son fils était vraiment la copie conforme de son géniteur, dans sa constitution chétive comme dans sa fragilité psychologique, c'est en tout cas ce qui, selon elle, expliquait le fait qu'il ait des convulsions à la vue d'un simple portrait peint. Si son mari ne s'y était pas farouchement opposé, elle l'aurait déjà emmené à l'hôpital pour le faire examiner, ou aurait au moins pris des mesures pour résoudre le problème, mais elle n'avait rien pu faire parce que son époux lui interdisait formellement de parler de ça à qui que ce soit. L'enfant avait beau n'avoir que deux ans, si on apprenait que le fils d'un *jidowon* du service de propagande se sentait mal rien qu'en voyant le portrait de Marx, les conséquences risquaient d'être dramatiques pour toute la famille. Qui plus est, on arrivait à la dernière étape des préparatifs de la fête nationale, tout le monde était sur le qui-vive et serait sorti en courant, les deux poings serrés, même en pleine nuit, sur un simple ordre des dirigeants. Le mari de Kyeong-hui avait entendu dire qu'un bilan très strict allait avoir lieu après les célébrations. Il fallait donc faire très attention à ne pas s'attirer de reproches, sous quelque motif que ce soit, et passer sains et saufs cette fête nationale avant toute chose. Voilà à quoi se résumaient les décisions de son mari concernant la phobie de son fils.



Kyeong-hui eut subitement l'impression que son petit garçon pesait deux fois plus lourd dans ses bras. Depuis plusieurs jours, des nuages s'amoncelaient puis se dispersaient dans le ciel, et là, brusquement, le vent du sud s'était levé. Une fois qu'elle eut quitté la ruelle où se trouvait le magasin de vêtements pour enfants, dont le sol était jonché de feuilles de peuplier et de bouts de plastique baladés en tous sens par les rafales, elle déboucha sur la grande avenue centrale. À l'approche de la cérémonie, l'avenue avait tout l'air d'un fauve en train de rugir, la crinière hérissée : une multitude de drapeaux dressés des deux côtés de la rue claquaient au vent ; des grands panneaux portant toutes sortes d'inscriptions au néon comme *Félicitations* ou *Célébrations* diffusaient une lumière tellement puissante qu'elle faisait mal aux yeux ; partout, des agents de sécurité soufflaient dans leurs sifflets à vous déchirer les tympans... Un véhicule bleu passa à toute allure, hurlant par ses haut-parleurs des paroles incompréhensibles et secouant toute l'avenue. Des avions au décollage ou à l'atterrissage passaient les uns à la suite des autres au ras des immeubles, leurs moteurs faisaient un tel boucan que le sol en tremblait, et les gens affolés se hâtaient vers des destinations inconnues.

Kyeong-hui marchait d'un pas rapide, calant involontairement son allure sur celle des autres. Dès qu'elle fut rentrée chez elle, elle étala des jouets devant son petit garçon.

— Regarde, mon petit Myeong-sik, c'est mignon tout ça, tu ne trouves pas ? Allez, jouons un peu, d'accord ? Tching, tching ! Piou piou...

Pendant que son fils s'intéressait aux jouets, Kyeong-hui ferma les doubles-rideaux bleu foncé de la fenêtre. Son appartement, au cinquième étage du premier immeuble d'une longue rangée de bâtiments, donnait à la fois au sud et à l'ouest. Aussi voyait-on par une des fenêtres le portrait de Marx affiché sur le mur du siège du ministère de la Défense, et par l'autre, celui de Kim Il-sung accroché sur le mur du fond de l'estrade installée sur la place. Il ne fallait absolument pas que les yeux de Myeong-sik tombent dessus, et les rideaux en nylon blanc ne suffisaient pas à les cacher, pire encore, leurs têtes se dessinant vaguement à travers le tissu étaient encore plus effrayantes, surtout pour un enfant que la seule vue du portrait de Marx terrorisait déjà ; il risquait d'en faire carrément des cauchemars si son imagination en rajoutait.

Tout avait commencé le samedi soir de la semaine précédente. Sur la place Kim Il-sung, un rassemblement avait été organisé pour encourager les gens à participer de manière plus active à la préparation du fameux événement national. Il avait délibérément été planifié à l'heure où tout le monde rentrait du travail, car le temps pressait et c'était le meilleur moyen de réunir un maximum de citoyens. Ce jour-là, Kyeong-hui s'était

jointe à la foule, portant sur son dos son fils enrhumé. À en juger par la chaleur qui émanait du petit corps de son garçon, celui-ci avait probablement beaucoup de fièvre. De santé fragile depuis sa naissance, il tombait souvent malade. Le cortège des habitants du quartier de Kyeong-hui se trouvait au premier rang, à gauche de la place, juste en dessous du portrait de Marx. Les réverbères n'étaient pas encore allumés, et la pénombre du crépuscule conférait un aspect très étrange à ce visage rouge foncé mangé par une épaisse barbe grise, il donnait la chair de poule, même aux adultes en pleine possession de leurs moyens. C'est sans doute pour ça qu'à cet instant lui étaient revenues les premières phrases du *Manifeste du Parti communiste* qu'elle avait lu un jour pendant ses années d'université : « Un spectre hante l'Europe : le spectre du communisme. » Marx avait-il fait là son propre portrait ? Curieusement, le mot spectre collait parfaitement au visage qui dominait en ce moment un des côtés de la place Kim Il-sung. Ce n'était pas vraiment la représentation d'un être humain, plutôt l'image d'un spectre réputé pour son aspect terrifiant. Mais ces idées noires étaient sans doute causées par son état d'esprit du moment. En effet, elle se faisait un sang d'encre, craignant que son fils ne fasse une crise d'angoisse pendant la manifestation. Malheureusement, son inquiétude était fondée. Dès que le meneur prit la parole dans le haut-parleur, son fils, surpris ou énervé par le bruit, se mit à pleurer et à crier très fort. Kyeong-hui fut saisie de panique. Même si personne ne prêtait attention à eux, elle croyait entendre des reproches fuser de tous côtés, des gens dire qu'elle n'aurait pas dû amener son fils à une réunion aussi importante. Elle prit rapidement son enfant dans ses bras et murmura, faute d'une autre solution : « Eobi ! Eobi ! », une menace pour qu'il cesse de pleurer. Mais le petit garçon continuait à brailler. Il n'y avait pas moyen de le calmer. Elle le souleva pour qu'il voie le portrait de Marx et répéta plusieurs fois : « Eobi ! Eobi ! » Brusquement, il se tut. Kyeong-hui poussa un soupir de soulagement mais, la seconde suivante, elle sentit le corps de son enfant, aussi brûlant qu'une boule de feu, se mettre à trembler. Il avait la tête enfouie dans sa poitrine.

— Myeong-sik... Myeong-sik ! Mais qu'est-ce qu'il a, cet enfant ?

Kyeong-hui prit peur. Le garçon se mit à baver et ses yeux se révoltèrent. Heureusement, un médecin était juste à côté d'elle, sans quoi la situation aurait viré au drame.

Depuis, Myeong-sik avait eu des convulsions à deux reprises, effrayé par l'Eobi qui se reflétait dans les fenêtres de leur logement. Kyeong-hui aurait pu éviter la dernière crise, si elle avait fait attention. Il fallait fermer les doubles-rideaux non seulement de la fenêtre qui donnait au sud mais aussi de celle à l'ouest, et elle



n'y avait pas pensé. Aux yeux du petit Myeong-sik pétrifié par la peur, le portrait de Kim Il-sung qu'on voyait par là était lui aussi un Eobi.

Myeong-sik s'amusait avec ses jouets, il était complètement absorbé. Kyeong-hui avait tiré tous les doubles-rideaux, mais elle était toujours aussi inquiète, en proie à une véritable angoisse. Elle craignait d'entendre à tout moment la voix tranchante de la responsable du Parti de son quartier lui hurlant depuis l'extérieur : « Appartement numéro 3 au cinquième étage ! » Si cela se produisait, ce serait déjà la troisième fois, et la responsable du Parti risquait de ne plus faire preuve de la moindre indulgence au sujet des doubles-rideaux.

— Appartement numéro 3 au cinquième étage !

Se pouvait-il qu'il s'agisse d'une hallucination auditive ?

— Appartement numéro 3 au cinquième étage !

— Oui, oui, répondit-elle en traînant sur les mots et en prenant un ton léger.

— Descendez, s'il vous plaît !

Voilà, ce qu'elle redoutait avait fini par arriver...

Elle prit son fils dans ses bras et descendit l'escalier.

— Camarade gérante, vous comptez continuer à me désobéir comme ça encore longtemps ?

Malgré son âge – elle avait bien dépassé la quarantaine –, la responsable du Parti portait un rouge à lèvres rouge vif et des lunettes sans correction. Sa voix était glaciale.

— Camarade responsable, je vous prie de m'excuser, mais...

— Taisez-vous ! Ça fait déjà trois fois que je vous le demande, je ne vais pas vous le réexpliquer !

Elle l'avait coupée et, contrairement à ce qu'elle venait de dire, se mit à discuter sur le sujet.

— Camarade gérante, y a-t-il quelque chose qui vous déplaît dans les rideaux en nylon blanc ? Il va y avoir beaucoup d'invités étrangers à l'occasion de cette fête nationale, et notre avenue est au cœur de la ville, c'est pour ça que le Parti vous a distribué ces rideaux blancs... même si vous avez dû les payer.

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez. C'est que...

— Ecoutez, tous les autres appartements ont les mêmes rideaux, il n'y a que le vôtre qui se démarque !

La responsable du Parti pointa du doigt les fenêtres du logement de Kyeong-hui et les fixa d'un regard furieux et féroce.

— Ce n'est pas ça. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure...

— Chaque fois, vous dites que ce n'est pas ceci, pas cela... Je n'y comprends rien ! Pourquoi n'en faites-vous qu'à votre tête, camarade ? Je sais que vous avez un caractère bien trempé et que vous vous montrez particulièrement effrontée au travail, mais ce n'est pas une raison pour vous comporter de la même manière dans la vie collective et vous en exclure de la sorte !

— Mais enfin, vous allez trop loin, là ! protesta Kyeong-hui d'une petite voix de souris.

— Vous trouvez que je vais trop loin ? tonitrua la responsable avec la puissance d'un éléphant. Vous voulez que je vous montre ? Vous y tenez vraiment ?

Sur ce, elle s'empara du « cahier d'information » à couverture rouge qu'elle avait jusque-là tenu serré sous son aisselle et le feuilleta d'un geste brutal.

— Je crois en la loyauté de votre famille envers le Parti, je vais donc être franche avec vous. Le 6 septembre, j'ai reçu une lettre de dénonciation au sujet de vos doubles-rideaux : *Tous les jours à partir de dix-huit heures et jusqu'au lendemain matin à l'heure où tout le monde part au travail, les fenêtres de l'appartement numéro 3 au cinquième étage du bâtiment cinq sont occultées par des doubles-rideaux bleu foncé. Je trouve ça bizarre. Il s'agit peut-être d'un code secret pour communiquer avec des espions.*

La responsable ferma le cahier, lança un rapide coup d'œil à Kyeong-hui et reprit :

— Vous ne croyez quand même pas qu'une dénonciation de ce genre n'est parvenue qu'à moi seule, la responsable du quartier ? Et vous osez dire que je vais trop loin ?

Kyeong-hui resta un instant sous le choc, mais rapidement quelque chose remonta en elle, une grosse boule irrésistible. Comme toutes les personnes effrontées mais pourvues d'une certaine grandeur d'âme, elle savait se maîtriser et patienter, néanmoins, une fois les limites franchies, son impertinence redoublait d'intensité.

— Un code secret pour communiquer avec des espions ? Ha ha ha ! Ha ha ha... s'esclaffa Kyeong-hui.

Elle n'arrivait pas à retenir le rire qui jaillissait en elle.

— Maman... articula timidement le petit garçon blotti dans ses bras, effrayé par cette hilarité inhabituelle chez sa mère.

La responsable du Parti écarquilla les yeux, un peu intimidée.

— D'accord, je vais tout vous raconter, lâcha Kyeong-hui en remontant son fils dans ses bras, d'une voix déjà pleine de confiance.

Pendant qu'elle riait, toutes ses inquiétudes et ses craintes avaient été filtrées comme par les grosses mailles d'une passoire, et il ne restait plus que l'audace, aussi énorme qu'un rocher. Elle n'avait plus peur de rien.

1. Organisation fondée le 6 juin 1946 par Kim Il-sung, regroupant les enfants de sept à treize ans qui adhèrent ensuite systématiquement à la Ligue de la Jeunesse socialiste de Kim Il-sung. L'objectif est de former des combattants révolutionnaires obéissant aux ordres et consignes du Grand Leader du Parti communiste.